

RPC

Cycle Modernité

Séance du 12 décembre 2017

Alain Mallet

Erasme, Montaigne et ... Stephan Zweig (suite)

Conclusion. Analyse critique

- 1) les limites du parallèle « présent/ début des Temps Modernes

Une première remarque s'impose : Stephan Zweig ne fait pas œuvre d'historien. Il s'agit principalement pour lui d'établir un parallèle entre la situation présente de l'Allemagne et de l'Autriche et celle qui a vu l'avènement de la Réforme au XVI^e/s. Le parallèle vaut aussi pour les hommes. « Erasme n'est ici qu'un autre lui-même » (P. Avenel, *Erasme et Stephan Zweig ou l'éloge involontaire de l'irrationnel*, *Germanica*, [http:// germanica.revues.org/2047](http://germanica.revues.org/2047), p.3). De même Luther et Calvin sont mis en parallèle avec Hitler.

Zweig insiste sur l'inconfort de la position d'Erasme, critiqué aussi bien par la Papauté que par Luther, par son refus de prendre clairement parti pour l'une ou l'autre cause. Mais c'est aussi de lui qu'il parle puisqu'il souffrit des reproches qu'on lui adressa à propos de son pacifisme. Etienne Jouhaud (« Erasme ou les ambiguïtés de l'engagement européen de Stephan Zweig », *revue Interrogations* ?, n°9, dec 2009, <http://www.revue-interrogations.org>) souligne cette identification en mettant en relation deux phrases, l'une du *Monde d'hier* où il est question de lui-même et l'autre de *Erasme* où il s'agit de ce dernier :

- « C'est ainsi que je n'ai plus ma place nulle part, étranger partout, hôte en mettant les choses au mieux ; même la vraie patrie que mon cœur s'est choisie, l'Europe, est perdue pour moi depuis que pour la seconde fois, courant au suicide, elle se déchire dans une guerre fratricide » (MH p.8).

- « L'histoire ne pouvait nous offrir de symbole plus grandiose de l'homme du juste milieu qui ne plaît nulle part parce que nulle part il ne veut prendre parti... l'esprit libre, indépendant, qui ne veut se lier à

aucun dogme ni se décider en faveur d'aucun parti, n'a pas de foyer sur terre » (GD, p. 165).

Selon E. Jouhaud, Zweig se positionne « comme un héritier spirituel d'Erasme » (p. 6).

Il y a un sous-texte dans ces essais et il faut lire "Hitler" lorsque Zweig décrit la force, la brutalité, l'énergie de Luther ou la froideur implacable de Calvin. Quelquefois l'assimilation apparaît clairement :

- « ...le révolutionnaire Luther que menait le démon des forces obscures de l'Allemagne » (GD p. 21).

- « ... lorsque le « national » et le « social » s'unissent dans l'ardeur de la foi religieuse, il en résulte toujours des secousses qui ébranlent l'univers » (GD p. 122).

A propos de la mise en place à Genève de la « visitation », qui permettait d'entrer dans chaque maison pour surveiller, -« non seulement les paroles, mais les opinions et les idées sont à surveiller » (CV p. 69) -, ce qui s'y disait, s'y faisait, Zweig écrit :

- « ... cette Gestapo des mœurs fourre son nez partout » (CV p. 69) ;

Tout se passe comme si pour Zweig, Luther correspondait à la période où Hitler est un agitateur qui commence à exercer son emprise sur les Allemands, tandis que Calvin, avec Genève, correspond à l'organisation du nazisme une fois la prise du pouvoir en 1933.

- « Luther, l'inspirateur, a mis en branle la Réforme, Calvin, l'organisateur, l'a arrêtée avant qu'elle se brise en mille sectes » (CV p. 34). Calvin « ce génial organisateur » (CV p. 250).

On peut cependant se demander si le télescopage entre l'assimilation « Erasme/Zweig » et le parallèle « Réforme/ nazisme », ou encore Luther- Calvin/ Hitler ne produit pas quelques ambiguïtés.

- Zweig affirme par exemple que :

- « A l'origine Luther et Erasme veulent la même chose, mais leur tempérament le veut d'une manière à ce point opposée qu'un conflit est inévitable (GD p. 105).

Ou encore il reproduit un propos d'Erasme selon qui:

- « Luther, avec raison, a blâmé beaucoup de choses... si seulement il l'avait fait avec mesure » (GD p. 113).

Si l'identification « Erasme/Zweig », ou le parallèle « Luther/ Hitler » pouvait être maintenu absolument, alors il faudrait dire que pour Zweig, Hitler et lui-même veulent la même chose mais qu'ils s'opposent sur le tempérament, ou que Hitler, avec raison, a blâmé beaucoup de choses, mais qu'il a malheureusement manqué de mesure. Si seulement Hitler avait fait preuve de mesure !

De même Zweig reproche à Calvin d'avoir voulu instaurer à Genève une dictature de la vertu :

- Calvin passe à l'exécution de son rêve audacieux : faire de Genève le premier Etat de Dieu sur terre, une communauté se différenciant des autres, sans péchés ni vices, la vraie, la nouvelle Jérusalem, d'où doit sortir le salut du monde » (CV p. 53).

Ce ne sont pas les valeurs dont se réclame Calvin qui l'opposent à Zweig, qui préfère sans aucun doute la vertu au vice, mais le fait que Calvin veut les imposer.

- « Même la plus pure vérité, quand on l'impose par la violence, devient un péché contre l'esprit » (CV p. 18).

On peut là aussi supposer qu'il est difficile de transposer au nazisme les termes que Zweig utilise à propos de Calvin. Même si le nazisme fait de la dénonciation de la corruption un argument de sa propagande, on ne peut à son propos parler, comme Zweig le fait pour Genève, de « dictature éthico-religieuse » (CV p. 251). Si l'on voulait à tout prix établir un rapprochement avec le présent proche, peut-être l'exemple des « Khmers rouges » serait plus approprié. A d'autres endroits, Zweig parle de « système totalitaire » (CV p. 251) ou encore de « l'Inquisition genevoise » (CV p. 211).

C'est du moins ainsi qu'on comprend les passages consacrés à Sébastien Castellion (1515-1563) :

« Le moucheron contre l'éléphant » (CV p. 13) : c'est la formule par laquelle Castellion définit son opposition à Calvin, et par laquelle Zweig commence son livre. Castellion est un théologien, traducteur de la Bible en français, acquis aux idées de la Réforme, mais qui va s'opposer vivement à Calvin après le traitement infligé à Michel Servet par les

autorités genevoises. En désaccord sur des points de théologie (dogme de la Trinité), M. Servet avait entretenu une correspondance avec Calvin lequel avait livré aux « satellites du pape » les lettres que M. Servet lui avait adressées. Arrêté par l'Inquisition à Vienne, M. Servet s'échappe, se rend à Genève où il est arrêté, emprisonné, jugé, et condamné à mourir brûlé vif en 1553. Calvin avait déclaré à son propos: « j'espère qu'il sera condamné à mort » (CV p. 140), lors même qu'il avait naguère écrit : « Ce n'est pas agir en chrétien que de poursuivre par le fer et par le feu ceux que l'Eglise a chassés et de leur refuser les droits de l'humanité » (CV p. 174)... phrase que rappelle Castellion dans son ouvrage *Traité des hérétiques*.

Castellion commence par se poser la question : « Qu'est-ce en fait qu'un hérétique ? ». Il constate que le terme est utilisé pour condamner « ceux qui, quoique chrétiens (càd se disant tels), ne défendent pas le « vrai » christianisme » (CV p. 176). D'où la question : « Quel est le « vrai » christianisme ? » (CV p. 177). Or il est, selon Castellion, impossible de répondre à cette question.

- « Les vérités de la religion sont mystérieuses par nature, et sont encore, après plus de mille ans, l'objet d'une lutte sans fin, où le sang ne cessera de couler si l'amour n'éclaire pas les esprits et ne finit par avoir le dernier mot » (CV p. 177).

La notion d'hérésie est donc une notion relative.

- « Si en cette cité ou région, tu es estimé vrai fidèle, en la prochaine tu seras estimé hérétique. Tellement que si quelqu'un aujourd'hui veut vivre, il lui est nécessaire d'avoir autant de fois et de religions, qu'il est de cités ou de sectes... Après avoir souvent cherché ce que c'est d'un hérétique, je n'en trouve autre chose, sinon que nous estimons hérétiques tous ceux qui ne s'accordent pas avec nous, en notre opinion » (CV p. 178).

D'où la conclusion pratique qu'en tire Castellion : ni l'Etat ni aucune autorité ne doit inquiéter quiconque à propos de ses convictions :

- « Chacun de nous a à mener pour soi-même sa cause devant Dieu... Supportons-nous l'un l'autre et ne condamnons incontinent la foi de personne... Croyez-moi, si le Christ était ici, il ne vous conseillerait jamais de tuer ceux qui confessent son nom, même s'ils se trompent sur

un point de détail ou s'engagent dans des voies fausses » (CV p.179, 180, 181).

Pour Castellion, « tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme » (CV p. 205).

Selon Zweig, l'introduction de ce traité constitue « la première manifestation par laquelle la liberté de conscience revendique son droit de cité en Europe » (CV p. 174). Castellion récuse tout « forcement des consciences » (CV p. 236).

Comparons cette attitude à celle de Calvin (...telle que la rapporte Zweig, différent en cela de Luther :

- « Tout colérique, tout grossier et violent qu'il fût, Luther répondit cependant aux réfutations d'Erasme, et il ne lui vint pas un instant à l'idée d'accuser son adversaire d'hérésie et de le faire traduire en justice parce qu'il pensait autrement que lui. Mais Calvin, imbu de son infailibilité, considère implicitement un contradicteur comme un hérétique (CV p. 141).

Celui-ci s'oppose à la parution du livre, il écrit un *Calomnies d'un vaurien* qui se termine par un « Que Dieu t'écrase, Satan ! » (p. 225). Il accuse Castellion d'avoir pour ami David de Joris, soupçonné d'anabaptisme, ou encore Bernardo Ochino, poursuivi par l'Inquisition, - il est donc « le protecteur de tous les hérétiques » (CV p. 243), et il compte sur ses amis, par exemple Théodore de Bèze, pour accabler Castellion :

- « Mieux vaut avoir un tyran, voire bien cruel que d'avoir une licence telle que chacun fasse à sa fantaisie... Prétendre qu'il ne faut pas punir les hérétiques, c'est comme si l'on disait qu'il ne faut pas punir les meurtres de père et de mère, vu que les hérétiques sont encore infiniment pires » (CV p. 191).

On doit à Théodore de Bèze la formule « *Libertas conscientiae diabolicum dogma* » (p. 191) ; c'est lui qui, pour qualifier la clémence à l'égard des hérétiques parle de « charité diabolique et non chrétienne » (CV p. 192).

- « Fi donc de cette soi-disant charité qui est en réalité la pire des cruautés ... S'ils devaient être punis selon la grandeur de leur crime, il ne

semble pas qu'on puisse trouver un tourment correspondant à l'énormité du forfait» (CV p. 192, 193).

Ce en quoi Théodore de Bèze est en accord avec Calvin qui se fait un devoir d'être insensible à tout sentiment humain lors même qu'il avait écrit dans la première édition de l'*Institutio* qu'il est « criminel de tuer les hérétiques, ... les faire périr par le fer et par le feu, c'est renier tout principe d'humanité » (CV p. 202)

Phrase qu' « aussitôt arrivé au pouvoir, Calvin s'était dépêché d'effacer de son ouvrage cette profession de foi » (CV p. 202).

Il écrit maintenant :

- « On ne fait point à Dieu l'honneur qu'on lui doit, si on ne préfère son service à tout regard humain, pour n'épargner ni parentage, ni sang, ni vie qui soit, et si on ne met en oubli toute humanité quand il est question de combattre pour sa gloire » (CV p. 167).

- 2) Influence des uns et des autres

S'agissant de l'influence d'un penseur, il faut considérer le long terme, sans se limiter à la notoriété acquise auprès de ses contemporains.

Concernant l'opposition Erasme/Luther, Zweig déclare :

- « Le vainqueur du combat – la chose était certaine d'avance – devait être Luther, non pas seulement parce que son génie l'emportait sur celui d'Erasme, mais aussi parce que, des deux lutteurs, il était le mieux armé et le plus belliqueux » (GD p.108).

Zweig, à mains endroits, insiste sur les qualités de Luther qu'il oppose souvent à ce qui se révèle une faiblesse chez Erasme :

« ... son génie (Luther) l'emportait sur celui d'Erasme » (GD p.108).

- « Luther... possède un horizon moins vaste (que celui d'Erasme), mais il a plus de profondeur » (GD p. 105).

Par ailleurs, Zweig ajoute une hypothèse à la « défaite » d'Erasme face à Luther : la médiocrité de ses successeurs :

- « La cause de la rapide décadence et de la fin tragique de l'humanisme c'est que si ses idées étaient grandes, les hommes qui les proclamaient manquaient souvent d'envergure... Ils sont touchants ces petits disciples d'Erasme avec leur naïveté pédagogique, ils ressemblent un peu à ces braves gens qu'on voit aujourd'hui encore se grouper en sociétés philanthropiques pour l'amélioration de la société, à ces théoriciens qui croient au progrès comme en une religion, à ces songe-creux qui, assis à leur table élaborent un monde moral ou jettent sur le papier les thèmes d'une paix éternelle, tandis qu'autour d'eux les guerres se succèdent sans arrêt... » (GD p. 98).

Ce qui se lit en filigrane, c'est que Erasme n'est pas Castellion, et que les successeurs du premier n'ont pas la « trempe » des successeurs du second.

Si l'on revient sur le premier point, la « profondeur » et le « génie » de Luther, on peut émettre quelques doutes sur la validité du rapprochement Luther/ Hitler.

On peut jusqu'à un certain point partager la position de P. Avenel selon qui « on reconnaît l'influence directe de la philosophie vitaliste de Nietzsche » (p. 4). Cette philosophie vitaliste qui conduit Zweig à s'attarder sur la physionomie de Erasme, de Luther et de Calvin s'accorde sans doute mal avec l'humanisme dont se réclame Zweig lors même que le nazisme place des valeurs vitales telles que la force au premier plan. Cette influence conduit ainsi Zweig à proposer une explication « vitaliste » à l'échec de l'humanisme d'Erasme, la vitalité se trouvant du côté de Luther.

- « souffrant éternellement de l'état précaire de sa santé presque autant que Luther de son excès de vitalité, Erasme manque de ce que Luther possède en surabondance » (GD p. 104).

Il est permis cependant de ne pas suivre jusqu'au bout P. Avenel qui a tendance à mettre sur le même plan nazisme et nietzschéisme. Certes Zweig est influencé par « la philosophie vitaliste de Nietzsche », - auquel il consacra un essai -, et si cela le conduit à « (reprendre) à son compte des catégories vitalistes très largement exploitées par les nazis » (p. 6), cela ne permet pas de dire « qu'inconsciemment l'humaniste soutient les thèses de ses adversaires nazis » (p. 1). Il faudrait pour cela établir que le vitalisme nietzschéen est le même que le vitalisme nazi,... à supposer

qu'on puisse d'abord mettre sur le même plan des textes, ceux de Nietzsche, et une pratique, le nazisme.

Dans les dernières pages de *Conscience contre violence*, Zweig y expose une idée de la vie qui n'est pas exactement celle promue par les nazis. Considérant Calvin, Théodore de Bèze, John Knox comme des « tue-joie », Zweig leur oppose son attachement à un aspect important de la civilisation européenne qui plaça haut les arts et tout ce qui fait l'agrément de la vie :

- « Se représente-t-on sans frémir le XVII^e/s., le XVIII^e/s., le XIX^e/s. sans opéra, sans théâtre, sans danse, sans leur luxuriante architecture, leurs fêtes, leur érotisme délicat, leur raffinement ?... heureusement, l'Europe s'est aussi peu soumise à la rigoureuse discipline calviniste que la Grèce à celle de Sparte. Une fois de plus l'amour de la vie... a tenu la discipline en échec » (CV p. 254).

Et à supposer même que Zweig « proclame la victoire de ses ennemis, en l'occurrence de Hitler facile à reconnaître sous les traits du nationaliste fanatique Luther » (p. 6), il n'en affirme pas moins que :

- « même ce qui ne triomphe jamais dans la réalité y conserve un dynamisme efficace, et c'est précisément les rêves qui ne se sont point accomplis qui s'y montrent les plus invincibles » (GD p. 183).

Même s'il « proclame » (le terme est-il approprié ?) la victoire de ses ennemis, cette supposée « proclamation » ne vaut pas approbation. « Malheureusement, ce qui importe aux hommes de parti, ce n'est jamais la justice, mais toujours la victoire » (CV p.228). Il faut y voir sans doute le désespoir de celui qui constate le succès du nazisme, - ces textes sont écrits avant l'entrée en guerre de l'URSS et des Etats-Unis -, et qui n'a pour nourrir son espoir que la confiance en les forces de l'esprit et le courage de quelques individus.

- « ...il se trouvera toujours un Castellion pour s'insurger contre un Calvin et pour défendre l'indépendance souveraine des opinions contre toutes les formes de violence » (CV p. 261).

A cela il faut ajouter que sa tristesse bien compréhensible, eu égard aux circonstances, semble atténuée par une leçon qu'il tire de son retour vers le passé ; Il constate en effet que si les idées calvinistes ont gagné une partie de l'Europe du Nord, la Hollande notamment, et des Etats-Unis,

elles ont perdu l'aspect dictatorial que Calvin a voulu leur donner. Et « l'esprit puritain a produit un des plus important documents des temps modernes, le manifeste de l'Indépendance des Etats-Unis, qui à son tour a exercé une influence primordiale sur la déclaration des droits de l'homme... c'est justement là où la religion de Calvin avait force de loi que l'idée de Castellion s'est réalisée » (CV p. 256).

Tout se passe comme si Zweig voyait dans l'Histoire une sorte de « ruse de la vie », comparable à la « ruse de la raison » hégélienne, par où « l'évolution vitale sait toujours utiliser à des fins mystérieuses ce qui nous effrayait tout d'abord comme une brutale rétrogradation » (CV p.256).

De sorte que ce n'est pas tant l'irrationalisme de son vitalisme, comme le lui reproche P. Avernoel, qui poserait problème mais plutôt le fait qu'il accorde peut-être un peu trop de raison à la vie à l'œuvre dans l'histoire !

Il faut d'ailleurs constater que cette position ne s'accorde pas vraiment avec d'autres affirmations relatives à l'Histoire, comme lorsqu'il déclare que :

- « l'histoire n'a pas le temps d'être juste. Pour elle seule compte le succès, et encore il est rare qu'elle l'apprécie selon une mesure morale » (CV p. 25).

- « ... l'histoire ne connaît ni justice ni injustice. Pas plus qu'elle ne punit le crime, elle ne récompense la vertu. Reposant tout entière sur la force, et non sur le droit, elle favorise presque toujours la violence ; dans les luttes temporelles, le cynisme et la brutalité sont plutôt un avantage qu'un inconvénient » (CV p. 214).

Remarquons le « presque toujours », qui permet dans une certaine mesure de lever la possible contradiction dans la conception que Zweig se fait de l'Histoire, et de comprendre que malgré les efforts de Calvin « les idées de Castellion ont survécu à son époque » (CV p. 257). Le calvinisme s'est diffusé en Hollande où il a été profondément remanié notamment par les « remontrants » et les « protestants libéraux » qui redécouvrent Castellion et publient ses écrits. La ruse de « l'évolution vitale » conjuguée au courage de quelques individus fait que « l'histoire suit des voies mystérieuses : c'est précisément la victoire de son adversaire qui ressuscite Castellion » (CV p. 257).

Enfin on doit tenir compte du contexte historique dans lequel Zweig écrit ; de ce point de vue il est permis d'envisager l'hypothèse, - qu'il envisage lui aussi -, que « les vues d'Erasme sont aussi devenues les principes essentiels de l'ordre social actuel » (GD p. 94), malgré sa défaite apparente :

- « Avant que l'humanisme ait véritablement commencé son œuvre de concorde universelle, la Réforme vient briser de son marteau de fer la dernière forme d'unité spirituelle de l'Europe : *l'Ecclesia universalis* » (GD p. 100).

N'oublions pas que le projet européen fut impulsé par des « démocrates-chrétiens », comme s'ils avaient voulu réparer ce que le « marteau de fer » avait brisé, pour retrouver le rêve d'Erasme de « *l'Ecclesia universalis* », même si pour cela il avait fallu remplacer la référence à une transcendance par, dans un premier temps, l'économie du « charbon et de l'acier ».

- 3) Que serait une grande philosophie ?

Au travers des portraits respectifs de Luther, d'Erasme, de Calvin et de Castellion, se dessine en creux le portrait du philosophe que, à l'exception peut-être de Castellion, ne sont ni les uns ni les autres ;

Erasme, certes est rangé parmi les philosophes, mais Zweig souligne à maints endroits son manque de profondeur :

- « Son esprit n'était pas d'une puissance extraordinaire » (GD p. 14).

A la différence de Luther qui « a plus de profondeur » (GD p. 105).

(NB: dans ces deux essais, Erasme ne s'intéresse pas à *Eloge de la folie*.)

Quant à Calvin, c'est un « organisateur » (CV p. 34), un « grand politicien » (p. 48), un « fanatique » (CV p. 35), un « dictateur » (CV p. 65).

Aucun de ces trois ne correspond à l'idée qu'on se fait d'un grand philosophe, même Erasme :

- « Erasme n'était pas un profond penseur mais... un libre penseur selon la conception de Lessing et de Voltaire... toutes les lumières, les

encyclopédistes et les libres penseurs du XVIII^e/s., sont ses héritiers spirituels » (GD p. 46).

Par delà le cas d'Erasme, c'est toute la tradition de ce qu'on appellera « la philosophie des Lumières » qui se trouve ainsi jugée.

Dernières remarques en forme de programme de lectures :

- Pour approfondir cette question, il serait intéressant de lire le « *Du libre arbitre* » de Erasme et le « *Du serf arbitre* » de Luther. Quelle conclusion, probablement dérangeante, devrait-on formuler s'il s'avérait qu'il y a plus de profondeur dans le livre de Luther que dans celui d'Erasme ?

- Reste enfin le cas de Castellion, dont il faudrait souhaiter l'édition en livre de poche de celles de ses œuvres citées par Zweig. Une de ses phrases a le mérite de poser un problème qui est toujours le nôtre :

- « Souffrez que je diffère avec vous en quelque doctrine. N'est-ce pas un fait constant qu'entre plusieurs personnes pieuses il peut y avoir divergence d'opinion et unité de cœur » (CV p. 232).

La « divergence d'opinion » n'empêche pas « l'unité de cœur » à une condition : qu'on ait à faire à des « personnes pieuses ». Sous la plume de Castellion, cette formule désigne des chrétiens, et l'on peut récuser ce que l'on peut comprendre comme une limite, pour nous, inacceptable. Mais la question demeure entière de savoir par quoi remplacer la « piété » pour rendre possible l'« unité de cœur ». Pour les Grecs c'était la « philia », qui ne concernait d'ailleurs que les citoyens. Que serait l'équivalent de la « philia » ou de la « piété » dans un contexte de mondialisation ? La "fraternité" étendue au delà des frontières de la République qui l'a incluse dans sa devise ?